

XVIII

Quand les bolchéviks furent écrasés, les partis « conciliateurs » respirèrent plus librement ; la petite bourgeoisie se tranquillisait. On tenait déjà en prison Trotsky, Kollontaï, Kaménev et des centaines de militants du rang. On regrettait fort, par exemple, d'avoir perdu la trace de Lénine et de Zinoviev.

La *Malenkaïa-Gazéta* (Le Petit Journal) de Souvorine demandait un pogrome des bolchéviks. D'autres journaux de droite s'attachaient à démontrer que les bolchéviks étaient tous des agents de l'Allemagne. La classe moyenne ajoutait foi à ces assertions et la haine que l'on éprouvait pour les bolchéviks aurait pu amener, en effet, des pogromes si le gouvernement provisoire ne s'était senti obligé d'interdire la *Malenkaïa-Gazéta* et si les menchéviks n'avaient démenti les faux bruits qui couraient sur un parti jadis proche du leur. Pour faire équilibre, le gouvernement supprimait certains journaux du bolchévisme, et ceux qui paraissaient étaient interdits dans la zone des armées.

Le pouvoir se sentit raffermi et prêt à frapper, à droite comme à gauche. Le ministre de l'intérieur, Tsérételli, édicta une ordonnance qui interdisait tous cortèges et rassemblements dans la rue à Pétrograd, menaçant « d'écraser par la force toutes démonstrations d'émeutiers, d'où qu'elles vissent ».

..

A la Direction principale de l'Artillerie, la vie avait repris son cours ordinaire, dans le plus grand calme. Tous étaient disposés dès lors à soutenir le gouvernement, à l'exception de quelques officiers de « droite », tels que le colonel

Périélov et le capitaine Koliénov. Ces derniers et leurs pareils avaient soif d'agir, ils ne demandaient qu'à démolir le gouvernement provisoire, pourvu que Michel fût élevé au trône impérial.

Le colonel Périélov ne se gênait plus et il disait, toutes les fois qu'il en avait l'occasion :

— Si le pouvoir se trouvait en de fortes mains, dans les mains d'un seul, on en aurait fini avec l'anarchie ! L'armée ressusciterait du coup et l'on verrait le terme de tout ce désarroi ! Je me demande à quoi peut bien penser Michel !

Il n'hésitait pas à parler ainsi devant les commis, espérant créer parmi eux une opinion favorable à la monarchie.

Mais ils étaient entièrement dévoués au gouvernement provisoire. Un jour, en termes nets et hardis, ils prévinrent Périélov et Koliénov d'avoir à se taire, les avertissant que, s'ils se déclaraient encore pour la monarchie, on saurait les mettre à la raison. Le colonel et le capitaine devinrent plus prudents et ne poursuivirent plus leur propagande que dans un milieu plus accessible et plus sûr, celui des officiers.

Dans la salle des commis, on dévorait les brochures où l'on pouvait apprendre quels étaient les gouvernements des différents pays, quelles étaient les représentations populaires, quels étaient les parlements ; on ne travaillait presque plus, on discutait, on comparait les systèmes parlementaires. Et l'on rêvait d'avoir enfin une Assemblée constituante.

— Quelle fête ce sera, quel bonheur pour la Russie !

Skorodoumov s'intéressait plus que tous aux élections : il avait adhéré au parti socialiste-révolutionnaire et s'était inscrit aux cours de moniteurs pour les élections, ouverts par une conférence spéciale d'où le bolchévik Kozlovsky venait d'être exclu. Skorodoumov était en plein dans les intérêts de son parti et il communiquait avec ardeur à ses camarades ce qu'il avait appris. Il répétait dans une sorte d'extase les formules de ses professeurs :

— Pensez-y ! L'Assemblée constituante sera élue dans des conditions telles qu'on n'aura jamais vu ça nulle part dans le monde ; au suffrage direct, par scrutin égalitaire et secret ! Pensez un peu ! Dans cette assemblée, la volonté du peuple se lira et sa face se verra comme dans un miroir ! Il n'est jamais arrivé encore sur la terre qu'un peuple puisse désigner librement sa représentation nationale, il y a toujours eu une pression quelconque ! Tandis que, chez nous, ce sera

l'entière et absolue liberté ! Quand on pense à ça, on en est tout saisi !... Quelle belle époque que la nôtre !...

Mais quelques-uns de ses camarades éprouvaient des doutes :

— Et la bourgeoisie, tu n'en parles pas ? Regarde un peu, Périélov et Koliénov...

— Oh ! nous les écraserons ! Nous ne tolérerons pas qu'on gêne les élections, ni qu'on fasse de la propagande pour la bourgeoisie ! Mais pourquoi diable n'adhérez-vous pas à notre parti ?

Riks continuait à travailler et semblait considérer les événements de très loin. Il se tenait sur son quant-à-soi...

L'audace insolente des employés irritait au plus haut degré Koliénov. « Comment osent-ils ! C'est intolérable ! Mais le temps viendra où nous les remettrons à leur place. On leur fera sentir ce qu'ils sont, ce qu'ils valent, ces ignorants, et ce que nous valons, nous autres !... »

Une négligence de service l'exaspéra au dernier degré. Un jour, dans la salle des commis, il trouva sur l'appui de la fenêtre une lettre qui lui était adressée ; l'écriture était celle de Tania.

— Avez-vous reçu cette lettre depuis longtemps ? Pourquoi ne s'est-on pas donné la peine de me l'apporter ? Cela ne rentre peut-être plus dans vos obligations ? dit-il avec une ironie rageuse.

— On vient de nous la repasser de la sixième division où elle avait été remise par erreur, répondit Skorodoumov.

— C'est extraordinaire ! s'écria le capitaine et il sortit en faisant claquer la porte.

La lettre disait ceci :

Cher Paul,

Je te remercie pour ce que tu m'écris. Je suis hors d'état de te rejoindre en ce moment, je ne puis même pas te faire une longue lettre. Je suis couchée, je trace ces quelques mots sur mon oreiller. Voici trois jours que je garde la chambre. Si tu savais quelle joie me donnent tes lettres ! Elles me guériront. Ecris-moi le plus longuement et le plus souvent possible ! Il est bien entendu n'est-ce pas ? que nous nous marierons ? Dis-moi de quels papiers je dois me munir. Dans ces affaires-là, je suis une enfant. Il y a ici un ami de mon frère, un étudiant très intéressant, qui est venu passer quelque temps parmi nous. Il m'offre des bouquins. Mais ne t'inquiète pas, il ne me plaît pas

du tout ! Comme je regrette que tu ne sois pas ici ! Nous avons en ce moment des clairs de lune splendides ! Vous ne devez pas en avoir de pareils ! D'autant plus que chez vous c'est l'époque des nuits blanches... Les aimes-tu ? Est-il vrai qu'il fait clair comme en plein jour ? Ah ! que je voudrais voir ça !¹ Je suis tienne, je suis à toi pour toujours !

Tania.

Ce temps ne fut pas gai pour Koliénov : sa femme l'avait quitté, la téléphoniste ne voulait pas se livrer et l'affaire de Tania traînait en longueur. Il résolut de prendre, pour patienter, une nouvelle bonne, jeune et jolie. Mais cette maudite politique compliquait son existence ! Il s'y trouvait engagé jusqu'au cou ! Il n'avait pas, lui, le tempérament d'un bavard ! Il lui fallait des actes ! Ah ! si Michel l'avait fait appeler, il aurait montré de quoi il était capable ! Il n'aurait pas laissé trace de ces impudents socialistes ! Qu'on lui donnât seulement une division d'élite, la division « sauvage » ! Ça n'aurait pas traîné ! Il aurait montré aux phraseurs ce que c'est qu'un bon coup de pied quelque part ! Mais enfin, le temps n'était pas encore venu... Il fallait laisser mûrir l'abcès, avant de le crever...

Voronine était en prison avec son camarade le matelot. On les avait interrogés à plus d'une reprise ; on leur demandait dans quel but ils avaient manifesté, s'ils avaient reçu de l'argent pour cela et s'ils savaient que Lénine était un espion allemand. Leur avait-on dit qu'il recevait des subsides d'Allemagne ? Peu satisfait de leurs réponses, le gouvernement les garda sous les verrous presque tout un mois, jusqu'au 3 août.

Voronine rentra au logis amaigri, avec une large cicatrice sous l'œil. Ce jour-là même, reparut Kouznetsov. Ils étaient restés sans nouvelles l'un de l'autre pendant leur détention. Ils évoquèrent maints souvenirs des journées de juillet, ils échangèrent leurs impressions de reclus. Eugénie Pé-

1. Les nuits d'été, dans la Russie septentrionale, comme dans tous les pays du Nord, sont extrêmement courtes ; plus on se rapproche du pôle, moins elles durent. A Pétrograd, pendant une heure environ, le soleil se cache et l'ombre n'est pas plus épaisse que par une journée de ciel couvert. (N. d. T.)

trovna leur apprit les pertes subies par les insurgés, les persécutions dont étaient victimes les leaders du parti et les mesures réactionnaires qu'avait prises le pouvoir.

Kouznetsov n'avait pas été blessé, mais il se sentait atteint dans l'âme plus cruellement peut-être que Voronine. Fréquemment, il soupirait :

— Comme nous nous sommes trompés ! Quel désastre ! Tout est perdu maintenant !

Voronine sursautait :

— Perdu ? Jamais de la vie ! Les comités des fabriques et des usines sont à nous ! La flotte de la Baltique est à nous ! Les syndicats sont à nous ! Nous sommes maintenant plus forts que jamais, nos rangs se sont resserrés ! Admettons que ce soit dans l'illégalité, que nous en soyons réduits à l'action clandestine : qu'importe ! L'avenir est à nous ! Je n'accuse que notre comité central ! Nos forces étaient suffisamment nombreuses, nous aurions pu prendre le pouvoir dès le 3 juillet, et nos comitards ont fait toutes les bêtises possibles et imaginables ! Ce sont eux qui nous ont engagés à nous disperser !

— Et ils ont eu raison, répliquait Kouznetsov.

— S'ils ont eu raison, à ton avis, cela veut dire que c'est bien fait pour nous d'avoir subi un mois de détention ! C'est bien fait pour ceux des nôtres qu'on a tués, pour ceux qu'on a passés à tabac...

— Je ne dis pas ça...

— Ta-ta-ta ! S'ils avaient pris le pouvoir, nous siégerions au palais de Tauride, tandis que la bourgeoisie et les conciliateurs seraient à notre place en prison... Voilà ce que je dis, moi ! Tu n'y changeras rien avec tes « mais, mais »...

Survint Pétrov. Il était tout plein du profond bonheur que connaissent les hommes quand ils s'enivrent d'une femme jeune, de l'odeur de ses cheveux, de la beauté de ses yeux, de ses bras, de son âme, de son amour...

Il savait que Voronine et Kouznetsov avaient participé à l'insurrection de juillet, qu'ils avaient languì en prison, et il avait envie d'entendre ce qu'ils raconteraient...

Après leur avoir serré la main, comme il apercevait la cicatrice de Voronine, il dit avec une certaine émotion :

— Vous avez reçu là un fameux coup.

— Bah ! Cela n'a pas d'importance, répliqua Voronine.

— Comment vous a-t-on fait ça ?

Voronine raconta son aventure. Pétrov se souvint des propos vantards de Koliénov :

— Ne serait-ce pas notre capitaine Koliénov qui vous a traité ainsi ?

— Lui ou un autre... C'est bien possible...

Voronine demanda des renseignements sur le coquin que Pétrov soupçonnait. Il donna son signalement détaillé, il raconta comment, en frappant le matelot de la crosse de son revolver, l'officier avait crié : « Voilà ce qu'il leur faut ! Comme ça, comme ça et comme ça ! »

— C'est bien lui, c'est Koliénov ! Quel chenapan ! Et il se vante encore d'avoir tué un typo !

— Ah ! ah ! s'écria Voronine, pris de rage. C'est bon ! Je le retrouverai, celui-là...

L'intention de Voronine était claire. Pétrov l'engagea à se montrer raisonnable, à ne pas s'emporter, et lui reprocha ses instincts de vengeance.

— Seigneur Dieu, si vous autres, bolchéviks, preniez le pouvoir, qu'arriverait-il ? Parole d'honneur, on frémit d'y penser, car vous n'êtes pas tendres, vous autres ! J'ai vu ce que j'ai vu...

— Nous n'y allons pas par quatre chemins, c'est parfaitement juste, s'écria Voronine. Mais des types comme votre Koliénov ne sont pas la fine fleur de la noblesse. Croyez-vous qu'on puisse leur pardonner de frapper des prisonniers à coups de crosse ? Et d'avoir tué des ouvriers ?... Il est vrai que des ouvriers, ça ne compte pas ! N'est-ce pas ?...

— Je n'ai pas dit...

— Pour agir, il n'y a que nous et eux ! C'est entre nous et eux que vous devez choisir !

— Mais, permettez, il existe d'autres partis dans lesquels je trouve des hommes du plus grand tact, de nobles âmes, qui ont horreur du sang, qui seraient incapables de tuer.

— Oui, vous aimez cette pâte molle ! Ce sont eux qui perdent la révolution ! Ils trahissent la classe ouvrière, ils la livrent à la bourgeoisie. Vous prétendez qu'ils ont horreur du sang, mais c'est une erreur de votre part et je dirai que, de leur côté, c'est un pur mensonge ! Votre politique à vous autres, camarade Pétrov, est celle de l'autruche qui se cache la

tête sous son aile pour ne pas voir le danger... Je vous demanderai seulement de me dire ce que fut pour vous l'offensive du 18 juin. Quel beau nom donnerez-vous à ce carnage ? A qui est-elle due, cette effusion de sang, sinon à vos politiciens favoris, à vos bonnes âmes ? N'ont-ils pas causé la mort de quarante mille hommes ? Ou bien faut-il considérer ces victimes comme du bétail ? De quel droit vos canailles de politiciens ont-ils osé envoyer nos soldats à l'abattoir ? Et au nom de quoi, dites un peu ! Et maintenant que notre front est percé, votre cher gouvernement provisoire, qui s'intitule pompeusement « gouvernement pour le salut de la révolution », autorise je ne sais plus quel général à décimer, à coups de mitrailleuses, les soldats qui reculent... A vos yeux, ces massacres ne sont-ils pas des crimes ? Et vous venez encore nous parler de noblesse d'âme.

Pétrov se rappela le plan qu'il avait établi pour mettre fin à toutes les guerres. Il ne se sentait pas à son aise, Voronine l'avait atteint par son côté faible.

« Sans doute, songea-t-il, l'offensive n'aurait pas eu lieu si ceux qui l'ont votée avaient dû marcher, le fusil en main, à la tête des autres. Mais pourquoi donc ces bolchéviks me semblent-ils plus cruels encore ? Pourquoi ne suis-je pas avec eux ? Peut-être simplement parce qu'ils ne comptent que sur eux-mêmes, et sur personne d'autre... »

Claudine avait eu tort de se chagriner quand elle fit ses préparatifs pour rejoindre Pétrov. Tout s'était fort bien passé. Aucune tragédie. Dès le moment où Koliénov avait aperçu Claudine en compagnie de Pétrov à Tsarskoïé Sélo et où il avait pu supposer qu'elle s'était donnée, le capitaine n'eut plus pour elle qu'une profonde aversion. Il ne pouvait plus la considérer comme sa femme. C'était une dévergondée. Elle était perdue à ses yeux pour toujours. Ce n'était plus qu'une femme comme toutes les autres, mais non plus une épouse. Une femme mariée, qui veut véritablement garder son foyer, doit rester pure, coûte que coûte, devant son mari, pure de cœur et de corps ! Le mari doit connaître toutes ses pensées, tous ses desseins. Mais il serait vain, il serait ridicule, de la part de la femme, d'en demander autant à son mari. Il est

autrement « bâti » dans tous les sens du mot. Il peut rester pur devant son foyer même quand il trompe sa femme. Surtout s'il avoue ses fautes et s'il les regrette. Pour lui, une aventure n'est qu'une aventure, tandis que la femme, en livrant son corps, livre aussi son âme. Koliénov était même heureux du départ de Claudine, heureux de savoir qu'elle s'était installée chez Pétrov : comment aurait-il pu la supporter, soupçonnant sa liaison ? Il l'aurait tuée, il aurait tué Pétrov... D'ailleurs, pour vivre avec Tania, il prévoyait qu'il serait bien obligé de l'épouser...

Il arracha donc, d'un seul coup, Claudine de sa vie. Il s'efforçait de ne plus songer au passé, de ne plus penser qu'à l'avenir. Il déchira et brûla le billet que Claudine avait laissé pour lui quand elle était partie. Ce billet était froid comme un procès-verbal.

Le capitaine prit une bonne jolie et jeune femme qui entretenait le confort chez lui. Ainsi trouvait-il au logis toutes les commodités, comme du temps de sa femme. Vicia seulement lui manquait. Les réflexions de Koliénov à ce sujet étaient pénibles. Son front se ridait quand il se rappelait l'enfant : « Le pauvre petit ! Ce qu'il doit souffrir de « tout ça » !... Pourtant, c'est avec sa mère qu'il est mieux... Qu'il reste donc avec elle... »

Pétrov s'était préparé à recevoir Claudine comme pour une fête, pour le plus grand événement de sa vie. Dans la matinée, des tapissiers avaient collé du papier neuf sur les murs de la quatrième chambrette de l'appartement ; les frotteurs étaient venus, le plancher reluisait.

La vieille maman de Pétrov avait tout apprêté et décoré, dans le logis, autant qu'il dépendait d'elle. Les notes qui traînaient sur le piano avaient été rangées dans un cartonnet. L'album à photographies avait pris place sur un guéridon, sous le trumeau. Elle avait renouvelé les napperons brodés sur les tables rondes, dans les coins. Elle avait nettoyé le cendrier, et disposé en évidence le petit panier de porcelaine qui contenait des cartes postales et des cartes de visite. Elle avait essuyé les trois tableaux qui ornaient les murs, la bibliothèque à vitrine et tous les bibelots.

Lorsque Pétrov, qui était allé chercher Claudine, l'in-

roduisit dans le logement, la vieille dame vint à sa rencontre et sourit, voyant cette belle femme à la taille bien faite.

— Allons, faites connaissance, dit Pétrov. Chère maman, tu traiteras Claudine comme moi-même, comme ta fille ; et elle saura apprécier, elle t'aimera tout autant que je t'aime.

Claudine et la maman s'embrassèrent. Vitia regardait toutes choses autour de lui, s'étonnait et levait les yeux vers sa mère. Mais elle était gaie et il ne ressentit aucune inquiétude.

— Voici Vitia, ce sera ton petit-fils. Viens là, mon chéri, dis bonjour à grand'mère ! ajouta Pétrov, faisant avancer l'enfant.

Claudine avait amené avec elle sa bonne qui entra, chargée de tous les jouets de Vitia. Un cocher la suivait, apportant les valises.

Quand Claudine et Pétrov entrèrent dans la chambre à coucher, dont le plancher était recouvert d'un moelleux tapis, il l'enlaça et l'embrassa.

— Comme c'est bien, chez toi !

— Dis maintenant « chez nous », chuchota Pétrov en se penchant vers elle. Je suis si heureux !... chérie...

— Mon ami, mon cher ami...

Après ce long baiser, Pétrov, vacillant comme un homme ivre, s'appuya contre le mur ; Claudine, reprenant haleine, murmura délicieusement :

— Et moi aussi, je suis heureuse...

Pétrov avait obtenu un congé d'une semaine « pour maladie » et il décida de la passer avec Claudine en promenades, de visiter avec elle les palais impériaux, les parcs, leurs étangs merveilleux et leurs fontaines sculpturales.

Ils se rendirent d'abord à Peterhof, espérant voir les grandes eaux. Mais, ce jour-là, les fontaines ne jouaient pas. Ils rencontrèrent dans une allée de tilleuls un vieux monsieur distingué, en veston gris, qui leur donna son explication à lui :

— Tout ça, c'est la révolution... Des fontaines, maintenant, pensez-vous !... Il s'agit bien de fontaines à présent ! Mais promenez-vous dans le parc : je crois qu'on ouvrira tout de même les robinets à quatre heures...

Ils remercièrent l'aimable vieillard et allèrent regar-

der les étangs rectangulaires, dans lesquels des poissons rouges montaient à la surface quand on leur jetait du pain. Ils contemplèrent les palais et, enfin, parvinrent au rivage de la mer.

Sur une véranda ils se reposèrent, se partagèrent leurs provisions et s'oublèrent devant le spectacle du golfe. Soudain, un bruit les frappa, un bruit qui ressemblait au froissement d'ailes d'une volée d'oiseaux ; cela montait dans les hauteurs et redescendait sur le parc. Claudine et Pétrov se levèrent aussitôt pour aller voir. Quelle était cette merveille ? Des filets de perles, fines ou grosses, étaient suspendus dans les airs, formant des allées transparentes, presque aussi élevées que les cimes des tilleuls. Toutes ces perles tintaient doucement et vivaient, blanches étincelles au soleil. L'eau retombait dans un large courant à étages, contenue entre des pierres polies ; le fond, décoré de mosaïques, apparaissait sous la fine enveloppe vitreuse des cascades sonores.

Pétrov et Claudine s'arrêtaient, extasiés.

Deux bergers de bronze doré, chacun debout sur un pied, comme des coureurs, jouaient du chalumeau. Non loin de là, les jeux du courant formaient comme un parterre ; de petits jets d'eau, telles des flûtes de verre, s'inclinaient sur les bords des plates-bandes ou bien montaient et montaient au milieu de la corbeille, et d'autres s'entrelaçaient, se croisaient et se tressaient tout à l'entour, comme un régulier ouvrage de vannier.

Plus loin, c'étaient des groupes merveilleux. Près d'une fontaine qui est la plus grande du monde, celle du « Lion » dont Samson déchire la gueule, nos promeneurs s'arrêtèrent encore. Une puissante colonne d'eau montait avec fracas de cette gueule de bête vers les cimes des arbres séculaires, et là, dans la hauteur elle s'ouvrait en large parasol, retombant en pluie d'argent et de cristal sur le bassin.

On ne pouvait qu'admirer.

— Quels monuments cette Catherine n'a-t-elle pas laissés !

— Oui, mais elle tenait les paysans en servage, répliqua Claudine.

— On peut le lui pardonner quand on voit ce qui reste d'elle ici. Finalement, savons-nous si les hommes peuvent créer de grandes choses autrement qu'en faisant usage de la force ? Qu'est-ce qui est bien ? Qu'est-ce qui est mal ? Tout

est tellement conventionnel. Chacun regarde les choses de son point de vue. Et il faut tenir compte du temps et du moment. Il est impossible de juger sévèrement Catherine la Grande. Elle a vécu pour son plaisir... Quel est l'homme qui n'en voudrait faire autant ? Moi aussi, je voudrais vivre à mon goût et à mon gré, pourvu que je sois toujours, toujours avec toi !

Il se serra contre Claudine, et lui baisa la main. Il reprit :

— Certes, Catherine était une femme d'un grand esprit ! On comprend que des hommes célèbres, ses contemporains, même Voltaire, se soient inclinés devant elle.

— Oui, mais elle maintenait les paysans dans l'esclavage, répéta Claudine.

— Tu as raison. Tiens, moi, je suis socialiste. Je déteste les tsars, je dis qu'il faut les supprimer, qu'il faut détruire ceci ou cela, dans l'intérêt des travailleurs... Mais en ce moment, je contemple des œuvres d'art, des fontaines, des palais qui font l'admiration du monde depuis un siècle, et je me dis : comme cette femme avait du goût ! Comme elle sentait profondément la valeur des choses !... Quand on y réfléchit, tout cela — et levant le bras il indiquait tout ce qui les entourait — tout cela a été créé et a vécu, — tu comprends bien, a vécu ! — par la volonté et grâce au goût de Catherine ! Une véritable tsarine ! Si l'on s'imagine ce qu'elle avait dans l'âme, si l'on cherche à comprendre ce que furent ses journées, ses pensées, ses impressions, on a une sorte de regret du passé !... C'est étrange !... On regrette cette majesté humaine, disparue à jamais... Un jour de la vie de Catherine était peut-être aussi riche que plusieurs vies...

— Précisément aussi riche que plusieurs vies. C'est cela qui est mal ! Que me dis-tu là ? Toi qui as toujours été si raisonnable ? Tu plaisantes ?

— Ma chérie, la théorie est une chose, la vie en est une autre. Pense un peu, un socialiste n'accepterait-il pas de vivre comme elle a vécu ? Toi-même ?...

— Que me dis-tu là ?

— Je dis ce que je pense, je ne vois rien de répréhensible dans ces réflexions. Les gens d'alors ont su ce que c'était que « vivre » ! Actuellement, il n'est plus question que du morceau de pain ! Quelle horreur ce serait probablement que l'égalité !... Mettre Catherine sur le même plan qu'un mou-

jik qui est tout juste capable de... Regarde un peu ce que fait la révolution...

Et il montrait une statue décapitée.

— Eh bien, sais-tu... tu ferais mieux de parler d'autre chose...

— Comme tu voudras, ma chérie...

Le lendemain, ils allèrent à Pavlovsk, où l'on donnait un concert symphonique dans le parc.

Ils arrivèrent dans la journée, longtemps avant le commencement du concert, et, comme à Peterhof, ils se promènèrent dans les allées droites, semées de gravier et de sable, ornées de statues. D'autres palais s'élevaient là, prestigieux, grandioses. Celui d'Alexandre I^{er} était ouvert aux visiteurs. Voici le fauteuil sur lequel il s'est assis quand il revint de la campagne de 1815, vainqueur de Napoléon. Voici les galeries supérieures où jouaient les musiciens tandis que, dans la salle, banquetait toute une cour aux uniformes étincelants. Voici les broderies auxquelles s'appliquait l'impératrice... Pétrov se souvint du roman secret d'Alexandre, de cet amour clandestin qui avait tant fait souffrir la tsarine... Amour et jalousie, jalousie et amour... Que de beauté, que de merveilleux dans ces existences !... L'empereur faisait son entrée avec assurance, majestueux homme, bel homme, puissant et grand, et tous les regards se tournaient religieusement vers « le sauveur de l'Europe »... Et elle l'aimait, — ah ! comme elle l'aimait ! — et elle était jalouse. Elle voyait combien il plaisait aux femmes, elle savait qu'il en profitait... Elle savait qu'il y en avait une qu'il rendait heureuse par un véritable amour...

Ces dispositions romantiques emportaient Pétrov bien loin de la révolution, dans un autre monde.

— Le peuple ignorant comprendra-t-il jamais ce que fut cette vie d'autrefois ? demanda-t-il, et il se répondit à lui-même : — Jamais, bien entendu ! Du moins tant qu'il ne sera pas cultivé et instruit...

— Moi, je pense qu'il a déjà compris et même très bien compris... répliquait Claudine. Il a connu tout cela par les coups qui lui tombaient sur le dos...

Le « Tiers-Etat », la petite bourgeoisie, les intellectuels, qui longtemps avaient rêvé d'un « paradis », « d'une abbaye de Thélème », — classe sociale que les dirigeants du pays, les nobles, considéraient d'en haut avec inquiétude, et que les ignorants, d'en bas, regardaient avec espoir comme un guide, — ce Tiers-Etat chantait sa chanson, mais ne comprenait rien aux affaires. Il vivait de sentiments, mais non d'idées. Et sa chanson, sa rêverie, ses larmes, parfois son abnégation quand il songeait aux souffrances des miséreux, à ces millions d'hommes ignorants et martyrisés, enrichirent l'histoire de Russie de merveilleux élans, — plus haut et en avant ! — qui touchèrent profondément les hommes sortis du peuple ; ces nouveaux venus suivirent les beaux chanteurs, aveuglément, se fiant à ceux qui, « avaient souffert pour la juste cause ». Et ces derniers, ivres de leurs chants, ne regardaient guère devant eux ; ils ne savaient pas comment conduire et vers où mener un peuple de cent cinquante millions de travailleurs ; ils n'avaient pour cela ni force ni capacité. Ils pensaient seulement que « le royaume de Dieu » allait descendre sur la Russie !

Or, quand ce peuple sentit sa force physique et se leva, redressa l'échine et revendiqua ses droits à la science, à la liberté et au bien-être, à la beauté de l'existence, il n'est pas étonnant que les intellectuels, effarés, aient eu un mouvement de recul.

Le héros du jour, l'homme du peuple, était un peu ivre de sa puissance et il se montrait turbulent dans cette ivresse.

Les intellectuels, incapables de distinguer dans les rages de l'esclave émancipé, du sauvage, l'enchantement et les premiers transports du délire, hurlèrent de dégoût, se refusèrent à avoir quoi que ce fût de commun avec ces forces élémentaires.

Mais le peuple, « le bas peuple » montrait une énergie que les intellectuels eux-mêmes avaient regretté de voir endormie, stérile, qu'ils avaient appelée au travail créateur, qu'ils avaient crue apte à édifier une vie belle et monumentale.

L'enthousiasme qu'avait éprouvé Pétrov au premier jour de la révolution, s'était éteint ; il l'avait oublié ; il n'avait plus que des appréhensions : le géant, aux forces tumultueuses ne s'était-il pas réveillé trop tôt ? N'aurait-il pas mieux

valu attendre qu'il eût vieilli dans son sommeil ? Les réflexions que faisait Pétrov à ce sujet étaient celles de toute la classe petite-bourgeoise, de tous les intellectuels ; et de telles méditations le laissaient profondément soucieux.

Pétrov et Claudine prirent le bateau, sur la Néva, pour se rendre au lac Ladoga.

La matinée était belle et ils trouvèrent de nombreux passagers à l'embarcadère. Un ancien détenu de Schlussembourg, très connu, conduisait une excursion de jeunes gens en visite à la forteresse dont les portes, désormais, resteraient ouvertes. En écoutant ce que racontait l'ex-prisonnier des tortures et des épreuves infligées aux reclus de Schlussembourg, Pétrov et Claudine, changeant d'idée, résolurent de visiter la terrible bastille des tsars, au lieu de se promener.

Sur les deux bords du fleuve défilaient des bâtiments d'usines, surmontés de hautes cheminées fumantes ; puis ce furent des villages et des forêts que dorait le soleil.

Au loin apparurent enfin les murailles de brique rouge de la forteresse ; elles semblaient émerger des eaux argentées du lac ; un donjon pareil à un haut fourneau, se dressait au milieu du vaste édifice.

Sur le bateau, l'on ne parlait plus qu'à voix basse : on évoquait les noms de ceux qui avaient été murés dans ces cachots, on disait leurs longues années de souffrances, on croyait entendre leurs soupirs et leurs gémissements...

Alors, dans l'esprit de Pétrov, il se fit un rapprochement entre ces lieux et les palais de Tsarskoïé Sélo, de Pavlovsk, de Peterhof, leurs merveilleuses fontaines, leurs étangs, leurs concerts symphoniques et les états d'âme romantiques qui lui avait suggérés tant de magnificence.

Claudine soupira et mit la main sur l'épaule de Pétrov.

— Toi qui admirais Catherine ; la voilà devant toi, la voilà toute... Elle n'hésitait pas à faire pourrir des gens ici, à les rendre fous ! Ses châteaux ont été construits sur des ossements humains...

Le vapeur s'arrêta sous la petite ville de Schlussembourg qui s'étalait en tache grise sur la rive droite, à l'issue du lac. Le groupe en excursion monta dans la ville.

Pétrov et Claudine les suivirent.